

Le Nouvel Obs semaine du 11 au 17 décembre 2025



Handicap Un petit truc en plus sur le campus

Intégrée au sein même d'une business school lyonnaise, une nouvelle formation niveau CAP vient d'être créée pour les jeunes porteurs de troubles mentaux. Un formidable espoir pour eux et leurs parents, qui pourrait faire école

Par Natacha Tatu

Photos Antoine Merlet

Grandes baies vitrées, espace lumineux, mobilier coloré... Sur le campus d'Ekly School of Business, on se croirait dans une start-up. Même le baby-foot est là. Avec ses canapés, sa pile de jeux de société, la cafétéria incite à se poser. À l'heure du déjeuner, ça discute et ça rigole autour des grandes tables. Comme dans n'importe quelle école de commerce ? Enfin, presque... Car il y a ici comme un petit truc en plus. Dans les couloirs, on croise des étudiants en BTS et en master, mais aussi d'autres en situation de handicap intellectuel, porteurs de trisomie 21 ou d'autisme, qui préparent un diplôme d'employé polyvalent du commerce et de la distribution (EPCD). Cette formation en deux ans, niveau CAP, est un modèle d'inclusion qui mêle, sur un même campus, deux mondes peu habitués à se côtoyer. Une petite révolution, dont Sébastien Arcos, le directeur d'Ekly, n'est pas peu fier. Les échanges entre étudiants sont quotidiens, des séances de tutorat, sur la base du volontariat, vont être organisées... La greffe prend. « C'est une inclusion, oui, mais à double sens », dit-il. Et peut-être aussi le premier maillon d'une chaîne qui pourrait se développer à l'échelle nationale, à la fois grâce au réseau des chambres de commerce et d'industrie (CCI), dont dépend Ekly, et aux poids lourds de la distribution,

partenaires du projet et qui se sont engagés à prendre des jeunes en contrat de qualification.

« Ce sont des entreprises qui ont des besoins en recrutement, et qui affichent, pour certaines, d'importantes ambitions en matière d'inclusion. On n'a pas eu à les supplier, au contraire, beaucoup d'autres nous ont même dit regretter de ne pas être associées au projet. » Au risque d'être soupçonnées de « handicap washing » ? « De manière générale, les entreprises ne font rien gratuitement, sourit Sébastien Arcos. Mais si l'investissement dans l'intégration du handicap améliore leur image et leur communication, tant mieux ! » En dépit de toutes les campagnes de sensibilisation et des obligations légales des entreprises d'employer des personnes en situation de handicap sous peine d'amendes, un peu moins de la moitié des Français handicapés occupent un emploi. Pour ceux en situation de handicap intellectuel, c'est pire : 12 % seulement d'entre eux travaillent, le plus souvent en atelier protégé, alors que 88 % aspirent à s'intégrer en milieu ordinaire, selon une enquête de 2020 réalisée par l'association Trisomie 21 France. « L'accès au travail s'avère plus difficile que pour les autres demandeurs d'emploi, notamment du fait d'un niveau de formation plus faible », souligne l'Agefiph (Association de Gestion du Fonds pour l'Insertion des Personnes handicapées). ▶



1. Dans l'école de commerce Ekly, près de Lyon, des jeunes atteints d'autisme ou de trisomie préparent en deux ans un diplôme d'employé polyvalent du commerce et de la distribution.



Grands formats

► La formation est donc bien le nerf de la guerre, d'où l'intérêt de cette initiative lyonnaise. La première promotion EPCD - 18 jeunes entre 16 et 21 ans - a fait sa rentrée en octobre, en même temps que les autres filières proposées par l'école. Deux mois plus tard, tout ce petit monde se mélange sans problème. « A la cafétéria, il y avait d'abord deux tables réservées aux EPCD, et puis rapidement, on s'est dit que ce n'était pas nécessaire », se félicite Christèle Channellière, référente handicap et coordinatrice administrative de l'école. Quelques séances de sport et des après-midi « jeux de société » communes ont permis de briser la glace. « Au début, d'un côté comme de l'autre, ils étaient un peu intimidés », se souvient Vanessa Arcos, qui a accompagné son mari dans la création de cette formation. Mais très vite les barrières sont tombées, des liens se sont tissés, des amitiés sont nées. A la pause de 10 heures, devant le distributeur de snacks, les discussions vont bon train. Fan de basket, Noam, porteur d'autisme, est prêt à faire des paniers avec qui veut. Pablo, l'artiste de la promo, communique à travers ses minutieux dessins de Godzilla. Maylisse, jolie brune aux cheveux longs, se lance dans un bras de fer avec un gaillard en master. Au-delà des troubles des uns et des autres, ce qui frappe, c'est que ce sont avant tout des ados. Stylé avec ses jeans baggy et son sweat-shirt à capuche, Paul, qui aime la compagnie des filles, retrouve régulièrement son « fan-club » lors des prises méridiennes. Edouard, également porteur de trisomie 21, a beaucoup de capacités, mais il soupire et répond « flemme » dès qu'on lui demande de faire quelque chose. Antoine, qui a des troubles autistiques, adore faire le pitre pour amuser la galerie, et doit régulièrement être recadré... Bref, des jeunes hors norme, certes, mais drôles et terriblement attachants.

INTÉGRATION EN MILIEU ORDINAIRE

Il a fallu un an de gestation, deux ans de travail intensif et quelques tonnes d'énergie à Sébastien Arcos, le patron d'Eklya, et à sa femme Vanessa, créatrice de contenus dans la communication, pour mener à bien cette aventure. Sébastien cherchait depuis quelque temps déjà un « projet d'impact », quelque chose qui donne du sens à la formation de ses étudiants. Il connaît bien le monde de l'enseignement, de la formation professionnelle et celui de l'entreprise. Il pense d'abord à intégrer dans l'école des jeunes des quartiers populaires, éloignés de l'emploi. « Mais comment entrer en contact avec eux, identifier les potentiels, les sélectionner ? On n'avait pas le bon réseau, ni le savoir-faire nécessaire. » La solution s'est imposée d'elle-même. Depuis la naissance en 2010 de Valentine, porteuse de trisomie 21, il a eu le temps d'explorer le monde du handicap intellectuel. Les psychomotriciens, les professionnels de



← Edouard et Noah lors d'exercices pratiques avec leur enseignante dans le « magasin école ».

« ILS SOCIALISENT ET DÉVELOPPENT DES COMPÉTENCES NOUVELLES. TOUS ONT DÉJÀ BEAUCOUP PROGRESSÉ, C'EST EXTRAORDINAIRE. »

VALÉRIE DUPRÉ, ENSEIGNANTE PRINCIPALE

santé, les institutions, la galère des parents, il connaît. La trisomie de sa fille, dont aucun test durant la grossesse n'avait su déceler le petit chromosome en plus, est tombée sur eux à sa naissance, « comme un mur de briques », raconte Vanessa. Une fois le choc passé, ils n'ont plus cessé de se battre pour elle, afin de valoriser ses capacités et son intégration en milieu ordinaire. « Il y a en permanence, dès le plus jeune âge de nos enfants, une présomption d'incompétence. Elle ne pourra jamais faire ci, elle ne saura pas faire ça, alors à quoi bon ? Nous, nous avons choisi de nous concentrer au contraire sur ce qu'elle savait faire. » Valentine suit une scolarité en milieu ordinaire, en section Ulis (unités localisées pour l'inclusion scolaire, pour les enfants en situation de handicap). Son établissement a beau être bienveillant, le couperet tombe dès le début de la 5^e : « Alors que tout se passait bien, on nous a dit qu'à partir de 16 ans, l'école n'était plus obligatoire, il n'y aurait plus de solution pour Valentine. Le lycée professionnel n'était pas une option, la marche était trop élevée. On nous a conseillé de nous mettre sur la liste d'attente pour avoir une place en institut médico-éducatif (IME) ou de chercher un atelier protégé. » Bref, l'institution pour tout avenir - sans apprentissage ni véritables débouchés. « On ne pouvait pas avoir fait tout ce parcours pour en arriver là. » Après une période d'abattement, leur décision est prise : puisque aucune solution qualifiante n'existe, pourquoi ne pas la créer ? Tant de parents se retrouvent dans la même impasse, désespérés.

↓ Noah met en pratique son savoir-faire dans le corner La Vie claire créé sur le campus.



Valentine a de nombreuses qualités. Elle est sociable, elle aime le rangement, l'organisation, l'univers des magasins. Puisqu'un diplôme niveau CAP d'employé polyvalent du commerce et de la distribution existe, pourquoi ne pas l'adapter à un public en situation de handicap ? Un groupe de travail pluridisciplinaire, réunissant spécialistes de la distribution, psychomotriciens et ergothérapeutes, se met en place. Le programme, principalement financé par la région et les entreprises partenaires, est onéreux, mais le couple Arcos y tient : il ne coûtera pas 1 euro aux parents. « Le handicap entraîne déjà suffisamment de difficultés sociales, pas question d'ajouter des problèmes aux problèmes », insiste Vanessa. La formation comprend six mois de « prépa » en école, pour approfondir les fondamentaux, puis dix-huit mois en alternance, en entreprise, dans la distribution. Le matin, une formatrice spécialisée dans la grande distribution dispense des cours théoriques, entrecoupés d'exercices pratiques en « magasin école ». L'après-midi est consacrée à d'autres activités - théâtre, sport, débriefing de la semaine. Un éducateur spécialisé, quatre jeunes en service civique et une poignée de bénévoles complètent l'équipe pédagogique. Pour la première promo, Sébastien Arcos a géré le recrutement des nouveaux apprenants avec prudence : « Je craignais un afflux de demandes, je ne voulais pas décevoir les attentes des parents ou, pire, mettre des jeunes une nouvelle fois en situation d'échec. » Sur les 18 étudiants initialement sélectionnés, il n'y a eu à ce jour qu'un abandon, pour des troubles du comportement trop envahissants. Les autres s'accrochent. « En deux mois, leurs progrès sont évidents, se réjouit Valérie Dupré, l'enseignante principale. Certains sont arrivés inscrits par leurs parents, en trainant les pieds, sans bien com-

prendre le projet. Aujourd'hui, je vois leurs yeux briller quand ils entrent dans le « magasin école ». »

Un succès, ces deux corners, créés sur le campus, par La Vie claire et Carrefour. Ici, les jeunes peuvent expérimenter en version grandeur nature leur savoir-faire : remettre les rayons en ordre, garnir les étagères, organiser les stocks, placer les étiquettes sans se tromper dans les codes-barres... Très organisés, Paul et Valentine inspectent méticuleusement les rayons, traquent les intrus dans les bacs de légumes, remettent en place les produits. « Nous, on est des vrais maniaques », glisse Paul, non sans fierté. Ici, l'obsession de l'ordre, souvent associée à leur handicap, est une qualité. En deux temps, trois mouvements, les rayons sont impeccables. « Bravo, le magasin est prêt à accueillir les clients ! » les félicite Valérie Dupré. « Ici, les jeunes habitués à être la dernière roue du carrosse prennent confiance en eux », souligne-t-elle encore. Cette spécialiste de la formation et de la grande distribution, qui découvre le monde du handicap, a appris à valoriser chaque progrès, si infime soit-il. Son défi ? S'adapter aux spécificités de chacun. En principe, tous ont un niveau CE2, mais dans les faits, entre celui qui ne sait pas lire, celle qui a du mal à se faire comprendre, celui qui a des troubles envahissants du comportement, c'est parfois le grand écart. Si les débuts n'ont pas été faciles, aujourd'hui elle ne cache pas son enthousiasme : « Ils socialisent et développent des compétences nouvelles. Tous ont déjà beaucoup progressé, c'est extraordinaire. » Les comportements, surtout, ont changé : « Ils apprennent à s'écouter, à se comporter en groupe, ils comprennent ce qu'on peut dire, ne pas dire. C'est énorme. »

BIENVEILLANCE ET HUMOUR

Le cours de théâtre, ce lundi-là, est un modèle du genre. Comment se détendre quand on est stressé ? Comment exprimer la colère, la joie ou la satisfaction, sans parler ? Les jeunes travaillent sur la respiration, le mime, le langage corporel. Au début, certains, timides ou récalcitrants, s'isolent ; tandis que Jade, comédienne née, envoie des cœurs et des baisers comme si elle était à la Star Ac. La prof, Annelise Uhlrich, spécialisée dans les projets inclusifs, encourage les uns et les autres, sans forcer. « Mais sur le respect, je ne laisse rien passer », précise-t-elle. Petit à petit, chacun finit par entrer dans le jeu. Ils s'encouragent, s'applaudissent, dans le calme, la bonne humeur - et sans le moindre ricanement. Impressionnant. Même Antoine a arrêté de faire l'andouille. « Il faut être attentif aux particularités de chacun. Parfois, le regard attentif d'un élève me suffit. » Son arme secrète ? La bienveillance et l'humour. Fin mars, tous seront sur le terrain, en alternance, pour dix-huit mois. Un grand bond en avant. Et le début d'une mutation ? ●